

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 4 août 1768

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 4 août 1768, 1768-08-04

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 08/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1066>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe vois que votre attachement à la philosophie est...

RésuméA compris qu'il préfère, comme Epicure, sa « retraite philosophique » à toute chose. A Berlin le marquis [d'Argens] va jusqu'à s'interdire tout mouvement. Lui envoie sa propre dissertation sur la paresse. Liste de plaisants paradoxes qu'il tient en réserve.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire68.55

Identifiant748

NumPappas876

Présentation

Sous-titre876

Date1768-08-04

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons
Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné

Publication de la lettre Preuss XXIV, n° 50, p. 439-441

Lieu d'expédition Potsdam

Destinataire D'Alembert

Lieu de destination Paris

Contexte géographique Paris

Information générales

Langue Français

Source impr.

Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné

Auteur(s) de l'analyse Non renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification
le 20/08/2024

AVEC D'ALEMBERT.

439

brioche, a plaidé la cause de son paroissien, et a soutenu qu'il n'avait point prétendu jouer la comédie, et qu'il était dans les plus saintes dispositions du monde. Pour lui, il me semble qu'il n'y a pas fait tant de façons, et qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui ses médecins veulent tâter le pouls pour savoir si on lui donnera à manger: Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?^a

Je sens que j'abuse du temps et des bontés de V. M. en l'entretenant de ces misères; je lui en demande pardon; je la supplie de se conserver pour le bonheur de ses sujets, pour l'exemple de l'Europe, et pour le bien de la philosophie et des lettres. J'espère que M. Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de sa santé, et voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnaissance, l'admiration et le très-profond respect avec lequel je suis, etc.

P. S. Je viens de lire une *Profession de foi des théistes* qui me paraît adressée à V. M. C'est un fruit des pâques de Ferney.^b

50. A D'ALEMBERT.

Le 4 août 1768.

Je vois que votre attachement à la philosophie est supérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de casuiste chargé de faire les équations algébriques des péchés du souverain et des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philosophique au faste des grandeurs; et, plus sage que Platon, aucun Denys ne vous fera abandonner la méditation pour vous livrer au tourbillon des fri-

^a *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie-ballet par Molière, acte I, scène I.

^b *Profession de foi des théistes*, par le comte Da... Au R. D. Traduite de l'allemand. 1768. Cet opuscule se trouve dans les *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XLIV, pp. 112-113.

volités. C'est ce repos qu'Épicure recommande tant à ses disciples (et dont on fait peu de cas dans votre patrie), et que ce philosophe considérait comme le souverain bien. Il y a ici un certain marquis, fortement imbu de cette doctrine, qui la pousse au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvait vivre sans que son sang circulât, il préférerait cette façon d'être à celle dont il existe actuellement. Pour moi, qui aime à faire plaisir à tout le monde, je me garde bien de le contredire; j'ai même cru, comme Jean-Jacques a réussi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes, que je ne ferais pas mal de me ranger du nombre des auteurs qui, parant leurs ouvrages de belles phrases, ont renoncé à la sotte manie d'avoir le sens commun. Je vous envoie la belle dissertation que j'ai composée à la louange de la paresse.* Vous y trouverez une érudition légère et une profondeur superficielle qui doivent, dans le siècle où nous vivons, faire la fortune de cet ouvrage; il m'a réconcilié avec le marquis, et je ne doute pas que vos fainéants de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver, je me charge de m'en acquitter à leur contentement, persuadé que c'est la seule voie qui reste ouverte pour parvenir à une réputation solidement établie.

Voici, en attendant, quelques sujets sur lesquels j'ai des matériaux tout préparés: que la société des jésuites est utile aux États; qu'il faut expulser les philosophes des gouvernements monarchiques, à l'exemple des empereurs romains qui chassèrent de Rome les astrologues et les médecins; qu'il y a plus de grands génies en tout genre dans notre siècle que dans le siècle passé; que la superstition éclaire les âmes; que les États dans lesquels les sujets sont les plus pauvres sont les plus riches, parce que le peuple est sage, et sait se passer de tout; que les poètes sont des empoisonneurs; que des lois contradictoires sont utiles aux États, parce qu'elles exercent la sagacité des juges; que la frivolité vaut mieux que le bon sens, parce qu'elle est légère, et que le bon sens est lourd; qu'il faut agir et ensuite réfléchir, parce que c'est comme cela qu'on fait partout. Enfin je ne finirais point, si je vous communiquais tous les thèmes que je tiens en

* Voyez t. XV, p. 11—29, et t. XIX, p. 423.

réserve. Je voudrais, au lieu de ces belles choses, avoir le secret de rendre la force à vos nerfs, et de rajuster l'étui de votre âme, pour qu'elle s'y trouvât plus à son aise, et que, dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philosopher plus tranquillement. Sur ce, etc.

51. DE D'ALEMBERT.

Paris, 16 septembre 1768.

SIRE.

Quelque éloge que Votre Majesté fasse de la paresse dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'est point cette vertu (puisque il lui plaît de l'appeler ainsi) qui m'a empêché de lui faire mes très-humbles remerciements. Un sentiment plus triste et plus profond m'occupait, et faisait taire tous les autres; il se répandait des bruits fâcheux et très-inquiétants sur la santé de V. M. J'attendais avec impatience M. Mettra pour en savoir des nouvelles sûres, et pour calmer l'inquiétude où j'étais; il est enfin arrivé, m'a tranquillisé pleinement, et m'a mis en état de renouveler à V. M. l'assurance des sentiments de reconnaissance, d'attachement et de respect dont je suis pénétré pour elle.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'esprit et de gaieté cette paresse qu'elle pratique si peu, j'aurai l'honneur d'assurer que depuis longtemps les indigestions et les insomnies m'ont persuadé de la vérité de sa thèse, et convaincu que Jean-Jacques Rousseau a raison quand il assure que l'homme qui médite est un animal dépravé.* Je erois le marquis aussi pénétré que moi de

* D'Alembert fait allusion au *Discours* qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, en l'année 1760, sur cette question proposée par la même Académie : *Si letablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs.* Voyez les *Œuvres de J.-J. Rousseau*, édition ornée de figures, etc. Paris et Amsterdam, 1797, in-4, t. VII, p. 7-46. Voyez aussi notre t. IX, p. xxxi, et p. 172 et 173.